

Dans la collection Le Cercle :

Les Blessures du silence de Sandra Martineau

Cavale blanche de Stéphane Le Carre

Basile et Massue de Arnaud Le Gouëfflec

Au bout du compte de Hervé Huguen

Double je de Jean-Pierre Bathany

Un coin de paradis de Isabelle Micaléff

Pascal Millet

Sayonara

Le Cercle
SIXTO

DU MÊME AUTEUR

ROMANS ET NOUVELLES

Tropiques Nord, VLB éditeur, 1990
Eldorado, Les Éditions de la Pleine Lune, 1994
Sirène de caniveau, Les Éditions de la Pleine Lune, 1998 ;
Liv'éditions, 1999
Une femme de trop, Liv'éditions, 2002
L'Iroquois, XYZ éditeur, 2006 ; *Les 400 coups*, 2007
Animal, XYZ éditeur, 2010
Ton visage, éditions Rue du Départ, 2011
Québec aller simple, XYZ éditeur, 2011

À Lionel, pour cette seconde vie...

JEUNESSE

Pas de poisson pour le réveillon, Éditions du Boréal,
coll. « Boréal Junior », 2003
Saïda le macaque, Éditions du Boréal,
coll. « Boréal Junior », 2005
Salsa la belle siamoise, Éditions du Boréal,
coll. « Boréal Junior », 2006
Les Rats de l'Halloween, Éditions du Boréal,
coll. « Boréal Junior », 2008
Les Ombres de la nuit, Éditions du Boréal,
coll. « Boréal Junior », 2010
Amour de louve, Éditions du Boréal,
coll. « Boréal Junior », 2011
C'est dans la poche!, Éditions Hurtubise, 2014

© XYZ éditeur (Canada) / 2014

© Sixto / 2016

Tous droits de traduction, de reproduction
et d'adaptation réservés pour tous pays.

ISBN: 979-10-90939-14-1

Le problème c'est pas de savoir où on est. Le problème, c'est qu'on croit qu'on y est arrivé sans rien emporter avec soi. Cette idée que t'as de repartir à zéro. Que tout le monde a. On repart pas à zéro. C'est ça le problème.

Cormac McCarthy,
No Country for Old Men

... et dire que tout ce que tu voulais c'était de t'emmener ta meilleure amie faire un tour au jardin, là, au clair de lune, et lui donner un bon gros baiser... dommage que les framboises aient été couvertes de fourrure et que tu n'aies pas vu qu'elles avaient les dents qui brillaient sous la lune. Parce qu'alors tout aurait pu être fort différent.

Richard Brautigan,
Tokyo Montana Express

Il dit ça, Zeb, il dit on va partir. On est assis dans sa voiture et il dit le nom de cette ville. Yokosuka, il dit. Il me demande de répéter et je répète. J'articule, crache chaque syllabe, la bouche collée au pare-brise, trace ensuite sur le verre embué les huit lettres. Je m'applique pour la majuscule, la dessine plus grosse, tente à l'intérieur d'apercevoir l'horizon. Comme je ne vois rien, ou seulement des bouées qui tangent dans le vide, Zeb indique une direction du doigt. Plus à l'est, il dit, loin devant. Il me parle de tout et de n'importe quoi. Il me raconte le masque blanc des geishas, il me jure qu'elles sont muettes, que leurs lèvres sont cousues d'un coquelicot rouge sang, qu'il faut les regarder longtemps avant qu'elles n'ouvrent leurs kimonos de soie. Il me décrit la nature, les cerisiers en fleurs, les canards pendus par le bec et la cervelle des singes mangée à la petite cuillère. Il me dit ces choses et je le crois. Il me dit sayonara et je souris. Juste des mots, je le sais, des clichés indélébiles et fixés dans mon esprit, des sons étranges et rugueux expulsés de sa gorge.

Des mensonges aussi.

Il me parle de ça dans sa voiture, il me raconte qu'on va partir et, plus tard, il me dit qu'il faut attendre les beaux jours ou le printemps. Il me dit ça et après il joue au poker. Il est assis avec les autres, il boit et il triche, me jette quelquefois un coup d'œil et me montre son argent, des billets gagnés grâce à ses tours de passe-passe, de l'argent volé. Je lui souris et me retourne. Installé au comptoir, je regarde la neige tomber. Tout

est blanc dehors, vide et balayé par le vent. Je me bouche les oreilles, mais je les entends toujours. Ils rigolent et font du bruit, s'insultent parfois, et Lou sert à boire.

D'autres fois, il démarre sans prévenir, fait une rapide marche arrière suivie d'un tête-à-queue. La voiture patine, s'accroche enfin, et Zeb appuie sur l'accélérateur. Dans le rétroviseur, je guette la disparition du village, toutes ces maisons de guingois, l'église et le cimetière, et je ris. Zeb accélère, gueule ensuite à cause de la piste, des trous et des plaques de glace, s'amuse dans les virages, dérape, laisse les pneus crisser, freine et dérape encore quand on arrive à l'embranchement de la 138. La route, la vraie. On se regarde et je glisse la cassette dans l'autoradio. Le moteur gronde, Zeb retient la voiture et je baisse les vitres. Quand il lâche les gaz, un froid glacial s'engouffre dans l'habitacle. Papiers gras et mégots voltigent autour de nous, l'air me soûle et me transforme en chien fou. Je hurle, demande à Zeb de rouler plus vite, monte le son de l'autoradio, chante à tue-tête. Une folie sur soixante kilomètres, nous deux seuls dans nos têtes. Les paupières mi-closes, je suis déjà dans l'avion, appréhende le décollage et la puissance des réacteurs qui me cloue sur mon siège. J'ai peur aussi, me souviens de l'accident, de l'enfant au milieu de la route se jetant sous les roues du camion de mon père, et je repense à mon père, à son retour plus tard, à ses réveils difficiles, à son regard cerné, usé de nuits blanches, à ses mains inutiles qu'il laisse mortes sur la toile cirée de la table de la cuisine, paumes retournées, comme s'il les voyait recouvertes de sang. Je crains aussi que Zeb pousse plus loin, dépasse le motel du croisement, le centre commercial et la station-service, que ce départ soit soudain le bon, sans préavis, que se logent dans mon ventre les mots qu'il m'a racontés, qu'il

me faille rapidement faire face à une nouvelle réalité. La peur, oui. Et je chantonne, à nonne les paroles de la cassette, je sais quelle chanson ralentira Zeb au dernier moment. Et il ralentit toujours, lève le pied à l'instant où il aperçoit les enseignes du centre commercial, guette la voiture des flics planquée, le gyrophare qui pourrait nous surprendre. Un faux départ, je le devine, une illusion. Mon ventre se relâche, je passe un bras au-dehors et montre à mon frère une place de stationnement près du kiosque à journaux. À peine descendu, je me jette sur les magazines, feuillette ceux de voyage, essaie de découvrir quelques nouvelles photographies de notre future destination, reluque ensuite, si Zeb se plonge dedans, les revues pornographiques derrière son épaule.

Lou, on dirait Lou, tu trouves pas ?

Lou est brune, je réponds.

D'autres fois encore, on monte au lac Bleu. Je marche dans ses traces, siffle son chien et soulève, en même temps que je transpire, toute la neige du Fuji Yama. À cause de sa jambe, je suis quelquefois obligé de retirer mes gants pour l'aider. Je rattache la sangle de l'une de ses raquettes, lace sa chaussure gauche ou lui frotte les orteils engourdis avec une poignée de neige. J'ai l'impression d'être utile. Je m'occupe du feu et réchauffe une boîte de haricots pendant qu'il se masse le genou. Après, il me raconte Nagasaki ou Hiroshima, le souffle de l'explosion, la pluie de cendres et tous ces corps brûlés et momifiés dans l'effroi.

Il me dit tout ça, Zeb. Il me dit tout ça et j'entends les camions chargés de bois descendre du nord.

Il me dit on va partir et je le crois.

Il me dit tout ça et il fout le camp, il disparaît une nuit et me laisse son chien.